

ENTRE NATURE ET CULTURE : L'INSECTE DE COLLECTION

Yves DELAPORTE*

(Manuscrit soumis le 27 novembre 1993)**

Résumé

La collection d'insectes, qu'elle s'expose dans le salon de l'amateur ou s'accumule sur les rayonnages du Laboratoire d'Entomologie du Muséum National d'Histoire Naturelle, est l'un de ces objets faussement banals qui demandent à être examinés d'un regard distancié. La collection, en effet, ne relève pas seulement de la pertinence naturaliste, mais également de la pertinence anthropologique. Elle ne se résume pas à une simple réunion de petits cadavres desséchés : elle est aussi un système de signes, dont les unités n'ont abouti là qu'après une longue chaîne d'opérations où entrent de multiples éléments culturels.

Mots clés

Entomologie, Insectes, Collection

Summary

Between nature and culture: the collected insect

The collection of insects, be it exhibited in the amateur's living-room or stacked on the shelves of the Entomology Laboratory of the National Museum of Natural History, is one of those falsly banal objects which must be examined from a distance. As a matter of fact, a collection does not only present a naturalist relevance but also an anthropological relevance. It does not amount to a simple gathering of small dried up corpses : it is also a system of signs, whose items ended up in this system by means of a long chain of operations penetrated by multiple cultural elements.

Key Words

Entomology, Insects, Collection

« Les signes sont donc parmi nos petites bêtes »
René Barthe, *Le Jeu des Ages*

La collection d'insectes est l'alpha et l'oméga de l'activité entomologique. Pour le petit entomologiste amateur, celui précisément que l'on peut dire « collectionneur », elle est une fin en soi. Pour le professionnel, elle n'est qu'un moyen, la base de données sur laquelle il construit de savantes études de systématique. Qu'elle s'expose dans le salon de l'amateur ou s'accumule sur les rayonnages du Laboratoire d'Entomologie du Muséum national d'Histoire naturelle¹, elle constitue l'un de ces objets faussement banals qui demandent à être examinés d'un regard distancié.

La collection, en effet, est moins transparente, moins innocente qu'une vision superficielle pourrait le faire croire. Elle ne se résume pas à une simple réunion de petits cadavres desséchés de bestioles qui auraient été prélevées dans la nature pour être aussitôt piquées au fond d'une boîte – selon la représentation que l'on s'en fait assez communément. Ramassez un hanneton, tuez-le comme vous pouvez, épinglez-le et piquez-le sur un morceau de liège : ce que vous obtenez, ce sera tout sauf un insecte de collection. Pour mériter ce statut, il lui manquera deux choses : d'avoir été soumis à une chaîne d'opérations qui, d'un être de nature, vont le transformer en objet de culture ; et de venir prendre place au sein d'un système, à la fois système d'objets et système de signes.

* 11, rue du Pressoir, F-75020 Paris.

** N.D.L.R. : Cet article a fait l'objet d'une présentation à la Table Ronde Varia organisée à Paris le 27 novembre 1993.

¹ 100 à 150 millions de spécimens, dont 200 000 types, répartis dans 500 000 boîtes alignées sur 30 km de rayons...

« Chasser »

Au départ, il y a la capture sur le terrain : autrement dit, la chasse entomologique. Sur ce terme de « chasse », il convient de s'arrêter un instant. Dans une note parue ici-même, François Poplin (1990) s'interrogeait sur la distribution de ce terme parmi l'ensemble de ceux dont la langue française dispose pour désigner l'activité prédatrice de l'homme. Pourquoi chasse-t-on les proies sous-marines mais pêche-t-on au harpon ? Pourquoi ramasse-t-on les escargots et les oiseaux morts tandis que l'on cueille les champignons ? Pour dégager les critères sous-jacents à la notion de chasse, F. Poplin, avec raison, orientait sa réflexion non vers les marges, mais par « ce qui constitue le cœur ». Aussi bien n'est-ce point en direction du cœur que la chasse entomologique offre l'occasion de poursuivre cette réflexion mais, précisément, vers l'une de ses nombreuses marges.

Les dictionnaires associent l'idée de chasse à celle de gibier, c'est-à-dire d'animal « bon à manger » (Robert) ; et F. Poplin, s'appuyant sur Buffon, précise que la chasse vraie ne saurait concerner que les quadrupèdes. Surtout, pour qu'il y ait chasse, « il faut qu'il y ait mouvement des deux parties, proie et prédateur », c'est-à-dire poursuite. De ce double point de vue, il apparaît difficile de considérer que l'insecte puisse être chassé : *récolté* ou *capturé* paraîtraient plus adéquats. L'activité entomologique est trop spécialisée et trop minoritaire pour que l'on puisse attendre du français usuel qu'il propose un terme bien fixé ; il me semble cependant que *chercher*, *rechercher* sont spontanément utilisés par le profane qui se trouve confronté à l'entomologiste de terrain (« Ah, vous cherchez des insectes ? »)².

Pour le principal intéressé cependant, point d'hésitation lexicale : il *chasse*, il est un *chasseur*, c'est un fait ; il le dit et l'écrit à tout bout de champ. En veut-on quelques preuves ? On évoquera alors le titre du beau livre de Ernst Jünger, *Chasses subtiles* (1977) ; ou bien, parcourant la table des matières d'un classique, le *Guide de l'entomologiste* de Guy Colas (1948), on ne relèvera pas moins de quarante fois le terme qui nous occupe : pour désigner les outils (couteau de chasse), pour désigner la recherche des différentes familles (chasse aux carabes, chasse aux staphylins, chasse aux Histéridés...), pour désigner les différentes techniques de capture (chasse à vue, chasse sous les



Fig. 1 : Chasse dite « au parapluie », permettant de capturer les insectes vivant sur les arbres.

pierres, chasse dans les lieux obscurs, chasse dans les terriers, chasse dans les endroits habités, chasse de nuit, chasse sur les fleurs, chasse à la miellée...). Dans son *Amateur de coléoptères*, Henri Coupin (1894) consacrait déjà différents chapitres à la « chasse au parapluie » (fig. 1), la « chasse dans les bouses », la « chasse dans les détritiques abandonnés par les eaux ». L'expression est probablement aussi ancienne que l'entomologie elle-même, puisqu'elle apparaît dans le premier ouvrage donnant des conseils sur la capture et la préparation des insectes, celui de A. Deyrolle, *Guide du jeune amateur de Coléoptères et de Lépidoptères* (1847).

Sans doute le critère de la poursuite possède-t-il quelque pertinence pour un certain nombre de familles. L'exemple qui vient immédiatement à l'esprit est celui des lépidoptères : l'entomologiste courant à travers champs pour tenter de saisir dans son filet un animal qui lui échappe est une image suffisamment populaire pour que la *chasse*

² Merci à Vladimir Randa, ethnologue d'une population de chasseurs de caribous et chasseur lui-même, dont l'étonnement à m'entendre parler de « chasse aux insectes » m'a aidé à prendre conscience de ce qu'il y avait là quelque chose qui n'allait pas de soi. Merci également à Philippe Darieux, grand lecteur de Ernst Jünger, ainsi qu'à Yves Dachy, qui ont attiré mon attention sur deux des textes cités ici.

aux papillons, célébrée par Brassens, soit solidement attestée. On pourrait donner d'autres exemples d'insectes qui, s'enfuyant à la moindre tentative d'approche, doivent également être poursuivis sans relâche (Cicindélidés, Buprestidés, certains Cérambycidés...). Mais tout ceci constitue l'exception, non la règle. Le plus souvent, la capture se situe plutôt du côté de la cueillette (floricoles, coprophages ou nécrophages qui se laissent aisément saisir sur leur biotope d'élection, fleurs, excréments ou cadavres) ou du dénichage (enfumage des galeries de Cérambycidés xylophages, introduction d'une baguette dans les galeries où, sous bouses, crottes et crottins, pondent les femelles des Scarabéidés coprophages). Pour l'entomologiste, tous pourtant sont *chassés*. Chassés aussi, ceux que l'on surprend endormis dans leur loge d'hibernation. Chassés enfin, les endogés, microcoléoptères qui s'enterrent profondément sous le sol et se capturent par lavage de terre (l'article de référence sur le sujet est intitulé « Chassez l'endogé »).

Beaucoup également sont piégés, par cent techniques adaptées à la diversité des familles et des modes de vie. Pièges lumineux autour desquels viennent voletter des insectes nocturnes. Pièges à appâts que l'on catapulte au lance-pierre dans les hautes frondaisons pour y attirer des Cétonidés qu'on ne pouvait autrefois trouver à terre que par jours de grand vent. Pièges à appât encore, les récipients enterrés à ras du sol dans lesquels tombent les grands Carabidés. L'observation de F. Maspéro (1984) est juste, qui, évoquant le souvenir de son grand-père, songe ici aux trappeurs :

« Je vais te montrer comment on pose un piège à insectes, disait-il à son petit-fils quand ils partaient en promenade. Et comme un trappeur dans les grandes forêts américaines, il disposait de façon magique les quelques morceaux d'un champignon déchiqueté, pour revenir le lendemain et sortir de ses vastes poches le petit tube avec le tampon d'éther où finissaient ses captures. »

L'image de la chasse est pourtant si prégnante dans l'esprit de l'entomologiste que, dans son *Guide*, G. Colas utilise l'expression quelque peu rugueuse de « chasse aux pièges »... Si l'entomologiste *chasse*, s'il est un *chasseur*, ce n'est donc pas dans les modalités objectives de sa pratique qu'il faut rechercher la motivation qui fonde ces

termes ; mais dans la passion qui tout entier l'anime. Passé le stade où il a rempli ses cartons de relatives banalités, l'entomologiste se trouve confronté à la recherche de raretés, voire d'insectes que lui-même qualifie volontiers de « mythiques »³. Leur capture ne peut se faire sans que soient réunis un ensemble d'éléments très divers dont chacun implique un certain type de compétence : éléments bibliographiques bien sûr (mais la bibliographie entomologique est si immense et dispersée⁴ qu'y trouver l'information que l'on cherche est déjà une performance en soi) ; renseignements beaucoup plus précieux qui se transmettent oralement et plus ou moins secrètement, ce qui implique une compétence sociale, la capacité de s'intégrer à des réseaux d'échanges ; et, bien entendu, recherches intenses, minutieuses, réitérées pendant des années, sur le terrain.

On retrouve donc bien le critère de la poursuite, à condition d'entendre ici ce terme dans un sens métaphorique, celui de quête, que l'on rencontre avec l'expression *chasse au trésor*. Et il est de fait que la quête entomologique est souvent vécue comme une chasse au trésor. Des secrets jalousement gardés entourent la localité des insectes les plus recherchés, et il faut se livrer à un travail qui, fondé sur une étude minutieuse des cartes, la confrontation des renseignements allusifs et plus ou moins déformés que l'on a pu recueillir ici ou là, une lecture des moindres indices sur le terrain, relève à sa manière d'une activité cryptographique. Et que le butin soit bel et bien un trésor, en témoigne une part importante de la nomenclature : des innombrables *auratus*, *aurata*, *auronitens* ou *aurum* jusqu'à ce mythique hybride qui dut à sa livrée rutilante d'être nommé *croesus*, comme le roi de Lydie devait ses fabuleuses richesses aux sables aurifères du Pactole⁵.

La jubilation qui accompagne la capture d'une rareté dépasse alors de fort loin la seule et quelque peu puérile satisfaction du collectionneur. Elle exprime un sentiment de puissance, celui que procure le fait d'avoir su mobiliser tant d'éléments si variés. Et si la comparaison avec le chasseur vient alors avec l'esprit, c'est que l'on ne saurait se comparer à moins ; car c'est immédiatement pour s'y déclarer supérieur. C'est tout cela que l'on trouve, avec un grand bonheur d'expression, sous la plume de Ernst Jünger (1952) :

³ Ce terme peut assez bien être défini comme désignant des insectes, mentionnés dans des travaux datant de cinquante ans, un siècle ou davantage, et qui n'ont pas été repris de mémoire d'entomologiste vivant. Les renseignements dont on dispose sur eux sont incomplets, imprécis ou sujets à caution, si bien que de sérieux doutes pèsent quelquefois sur leur réalité.

⁴ En 1954, Claude Dupuis évaluait à 400 000 le nombre de publications en entomologie. Aujourd'hui, ce nombre peut être supposé avoisiner le million.

⁵ Ce mythique *croesus* se capture à proximité de Rennes-le-Château (Aude), là où se cherche depuis un siècle le trésor que le célèbre abbé Saunière y aurait dissimulé. Une nouvelle version du *Scarabée d'Or* de E. Poe ?



Fig. 2 : *Oryctes nasicornis*, le « Rhinocéros » français.

« Pour ce qui est du [*Carabus Richteri*, dans les environs de Casablanca], je tombe sans tarder sur une victime. Le dessin formé de chaînettes bleu pâle, dont il est marqué, se découpe sous l'une des premières pierres que je retourne, au milieu d'une société variée de créatures lucifuges – grande agatine, ténébrionidés, scorpion de Maurétanie. La capture d'un tel être *qu'on a localisé d'une manière si sûre au milieu de l'étendue infinie des mers et des continents*, surpasse de loin en plaisir le coup de feu du chasseur par cela seul qu'y entrent en jeu des éléments plus spirituels. »

Les formes étranges des Membracidés ou élégantes des Cérâmbycidés, les spectaculaires armures céphaliques des Scarabéidés offrent d'ailleurs une immédiate analogie avec le gibier des chasseurs. Là encore, la nomenclature l'atteste : l'entomologiste ne chasse-t-il pas des « cerfs », des « biches », des « rhinocéros » (noms populaires de *Lucanus cervus*, d'*Oryctes nasicornis*), des « chevreuils », des « bisons », des « antilopes », des « élans », des « gazelles »⁶ (fig. 2) ? Ces noms ne sont ni innocents ni neutres. Ils tra-

⁶ Et puisque nombre de ces bêtes cornues sont des Scarabéidés coprophages, vivant dans les excréments des grands mammifères, le rapport qu'elles entretiennent avec ces derniers est tout autant métonymique que métaphorique. L'entomologiste qui chasse le rare *Aphodius cervorum* doit aussi partir à la recherche du cerf.

⁷ Encore que quelques-uns atteignent des dimensions respectables : le premier Goliath (scarabée africain) aurait, paraît-il, été tiré au fusil !

⁸ D'où la constante déception du non-initié, si on lui montre l'original – déception identique à celle de l'amateur d'astronomie qui, nourri des photographies publiées dans de luxueux ouvrages, met pour la première fois l'œil derrière l'oculaire d'un télescope.

duisent une vérité, qui est la vérité intérieure de l'entomologiste. Le critère de la taille, si essentiel aux yeux du profane qui tient les insectes pour négligeables, ne possède pour lui guère de pertinence puisque, grâce à la magie de la « bino-culaire », il leur donne celle qu'il veut⁷. Son œil n'est point le nôtre et ce n'est certes pas par négligence que nombre des planches iconographiques illustrant les meilleurs ouvrages ne s'accompagnent d'aucune mention de taille⁸.

Ce ne sont pas tous les insectes, cependant, qui peuvent être chassés. Dans son ouvrage, Colas parle de la *chasse* aux Scarabéidés, mais de la *capture* des diptères, de la *récolte* des puces et de la *recherche* des mallophages et des anoploures. Ce qui confirme la thèse selon laquelle le terme de *chasse* implique la dignité de l'animal : pour la majorité des entomologistes, l'insecte « vrai », c'est avant tout le lépidoptère ou le coléoptère. Seuls les lépidoptéristes et les coléoptéristes sont suffisamment nombreux et actifs pour se regrouper en associations.

Du biotope au « carton »

L'insecte qui vient d'être capturé dans son biotope va maintenant faire l'objet d'une série de transformations. Il va acquérir une signification nouvelle, celle du spécimen qui trouvera la place qui lui revient dans un « carton », c'est-à-dire une boîte de collection.

Pour fixer les idées, voici quelles sont les quatre ou cinq opérations de base à peu près invariantes. Les

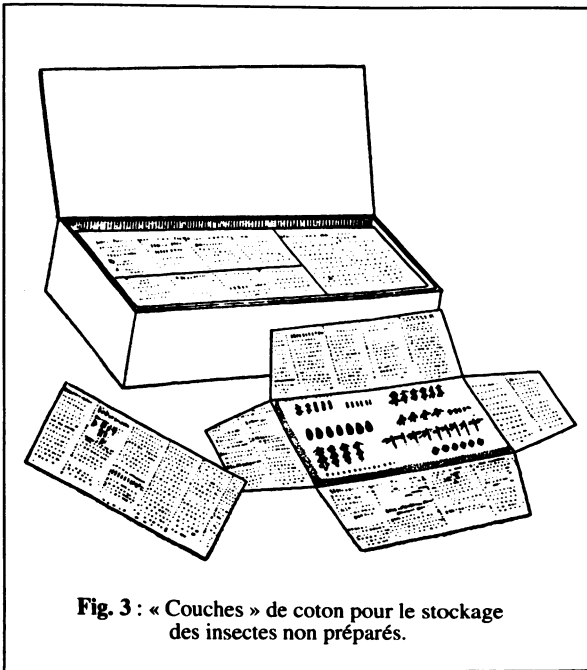


Fig. 3 : « Couches » de coton pour le stockage des insectes non préparés.

insectes sont tués puis stockés à sec sur des plaques de coton, pendant une durée indéfinie (« mise sur couches »). La « couche », qui est l'unité matérielle du stock comme le « carton » est l'unité matérielle de la collection, contient les captures d'une ou plusieurs chasses, toutes familles confondues (fig. 3). Vient ensuite, un mois ou vingt ans plus tard, la phase de « préparation ». En mettant les insectes au contact d'un milieu humide, on redonne de l'élasticité aux appendices (c'est ce que l'on appelle les « ramollir ») ; on peut alors, au moyen d'une multitude d'épingles, les disposer selon la configuration souhaitée (c'est la phase dite d'« étalage »), qu'une dessiccation naturelle ou provoquée rendra définitive (fig. 4). L'insecte étant alors muni des indispensables étiquettes indiquant son nom, la localité, le biotope et la date de captures, et qui constituent sa carte d'identité, on procède enfin à sa « mise en collection » – cette dernière expression étant la preuve qu'un stock de bêtes « sur couches » ne forme nullement une collection, mais seulement une sorte de purgatoire.

Apparemment très simple dans son principe, cette chaîne est en réalité d'une grande difficulté d'exécution. A chaque étape, il y a une multitude de variantes possibles, plus ou moins bien adaptées aux buts poursuivis, et de nombreuses causes d'échecs irrémédiables : on ne saurait préparer un lépidoptère comme on prépare un coléoptère, ni un « micro » comme un dynaste⁹. Tué avec un produit inapproprié, l'insecte ne pourra être ultérieurement « ramolli ». Insuffisamment surveillé, le stock de couches peut être la proie des anthrènes, tel le bien nommé *Anthrenus museorum* qui s'est fait une spécialité de dévorer ses congénères... Le ramollissage demande du doigté,

entre une humidification insuffisante qui rend la préparation impossible, et un début de putréfaction qui conduit l'insecte tout droit à la poubelle. Tout cela ne s'apprend guère dans les Guides : la préparation est soumise à trop d'aléas pour pouvoir se plier aisément à quelques textes normatifs. Il s'ensuit, le mot n'est pas exagéré, une angoisse des débutants devant la préparation. Elle s'atténuera au fil des ans, grâce aux conseils des aînés. Cela signifie que la préparation des insectes est étroitement dépendante de l'existence d'un milieu entomologique, avec sa tradition orale et ses relations pédagogiques.

Même pour ceux qui sont aguerris, l'opération centrale, l'« étalage », constitue la partie la moins gratifiante de l'entomologie. On trouve toujours le temps, l'occasion d'aller chasser sur le terrain. Et elles sont douces, les heures consacrées à la contemplation ou à l'étude de la collection. Mais entre les deux c'est une véritable astreinte, un travail de bénédictin. C'est une opération qui constitue un goulot d'étranglement sur lequel viennent se heurter les meilleures volontés et les plus solides vocations, parce qu'elle rend la chaîne extraordinairement peu productive. Un calcul simple permet de comprendre pourquoi. Une journée de chasse peut procurer assez aisément plusieurs dizaines d'insectes intéressants, et trois semaines de vacances de quelques centaines à plusieurs milliers, tandis que la préparation d'un seul spécimen exigera un quart d'heure de travail, souvent davantage. Par conséquent, il y a beaucoup de stocks d'insectes dont seul un faible pourcentage aboutira dans la collection de leur propriétaire. C'est le drame de beaucoup d'entomologistes, et un permanent sujet de conversation. Tel entomologiste est surnommé, avec une affectueuse ironie, « Dix-par-jour » parce qu'en se soumettant à une telle ascèse il parvient à surmonter les difficultés dans lesquelles d'autres se noient. Une règle de politesse fort respectée exige que l'on signale le plus rapidement possible au collègue qui vous a donné des « bêtes sur couches », qu'elles sont maintenant « en collection ».

A côté des variantes obligées, dues à la diversité objective des matériaux soumis à transformation, il y en a d'autres qui dépendent de préférences individuelles, ce qui ne signifie pas qu'elles ne soient, à leur manière, socialisées : la préparation des insectes aussi peut être soumise à des modes. Les commerçants ont tendance à déployer les antennes des grands Cérambycides de manière

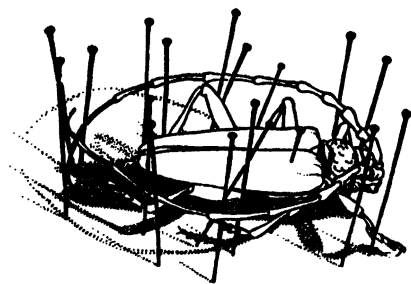


Fig. 4 : « Etalage » d'un coléoptère Cérambycidé.
A l'exception de celle qui est piquée dans l'élytre droit,
les épingles ne traversent pas l'insecte ;
elles seront ôtées lorsque celui-ci sera sec.

⁹ « Micros » : terme de métier désignant des insectes de très petite taille (chez les coléoptères, moins d'un millimètre environ). Dynaste : célèbre genre appartenant à la famille des Scarabéides, dont certains spécimens peuvent atteindre une quinzaine de centimètres.

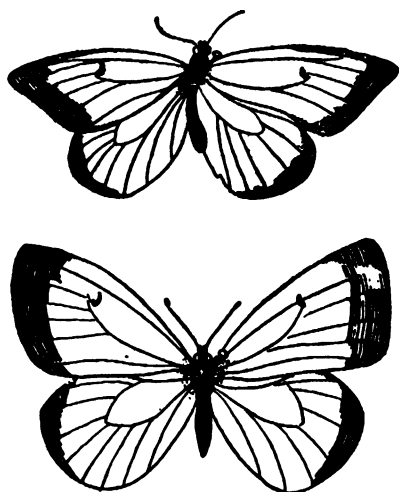


Fig. 5 : « Papillon mal étalé », « papillon correctement étalé », d'après le *Guide* de Guy Colas.

à les rendre plus spectaculaires. Il y a des entomologistes qui replient entièrement les appendices sous le corps, d'autres qui préfèrent les disposer d'une manière qui imite plus ou moins la nature. Les débutants ont tendance à les écarter considérablement, ce qui les fragilise, leur fait occuper une place excessive dans les cartons et brouille le regard dans la comparaison des séries. Chaque entomologiste a son propre tour de main ; ce qui permet souvent, devant une « bête » qui s'est transmise de collection en collection, de deviner qui, à l'origine, l'a préparée. Lorsque l'entomologiste contemple un insecte qui figure dans sa collection, il le regarde aussi avec l'œil de l'artisan, parce que c'est un objet qui a été façonné par lui, et qui est le témoin des sacrifices consentis, des déboires subis, des difficultés surmontées. C'est là, évidemment, quelque chose qui échappe complètement au profane, qui croit toujours voir dans l'harmonieuse disposition des appendices un simple effet de la nature.

Produit d'une culture, la chaîne opératoire est aussi le produit d'une histoire. Jusque dans les premières décennies de ce siècle, peu de prix était attaché à la préparation, que l'on considérait comme une perte de temps, inutilement prélevée sur l'étude. Il y a eu ensuite une évolution rapide dans le sens d'une préparation de plus en plus soignée. Cette tendance résulte de deux facteurs d'ordre totalement différents, mais si puissamment imbriqués qu'il est impossible de faire le départ entre eux. D'une part un souci de *scientificité* : il est plus aisé de déterminer ou d'étudier une série de spéci-

mens préparés de manière identique, les appendices étant étalés de manière symétrique, que des bestioles engluées dans un magma de colle, les appendices pointant en tous sens. D'autre part, un souci *esthétique* : une préparation impeccable fait d'une collection une véritable œuvre d'art, un plaisir pour l'œil (fig. 5). C'est là un des aspects les plus troublants de l'entomologie, que les critères exigés par le professionnel le plus intransigeant s'accordent si bien avec le soin maniaque du petit amateur qui contemple ses cartons comme d'autres leurs planches philatéliques.

Les procédés de préparation ont cependant donné lieu à bien des disputes : preuve que, dans ce domaine comme dans d'autres, la technique n'est jamais neutre, mais toujours impliquée dans un système de valeurs et de représentations. De ces disputes, voici deux exemples.

Depuis les travaux du Pr René Jeannel (1879-1965), on sait que l'organe génital mâle est d'une valeur irremplaçable pour déterminer la position systématique des insectes. Lorsque des espèces sont si proches morphologiquement qu'elles en deviennent indiscernables sur leur seule apparence externe (espèces dites « jumelles »), seul le pénis, qui peut aisément être extrait de l'abdomen et conservé sur paillette à côté de l'animal, peut venir éclairer le systématique. Or, beaucoup de collectionneurs ont considéré cela comme une mutilation, et Jeannel a même été accusé de « porter atteinte aux collections publiques ». Un amateur fort estimé, y compris par les professionnels, pour l'intérêt de sa collection, se refusait, disait-il, à « faire subir les derniers outrages » à ses malheureuses bestioles...

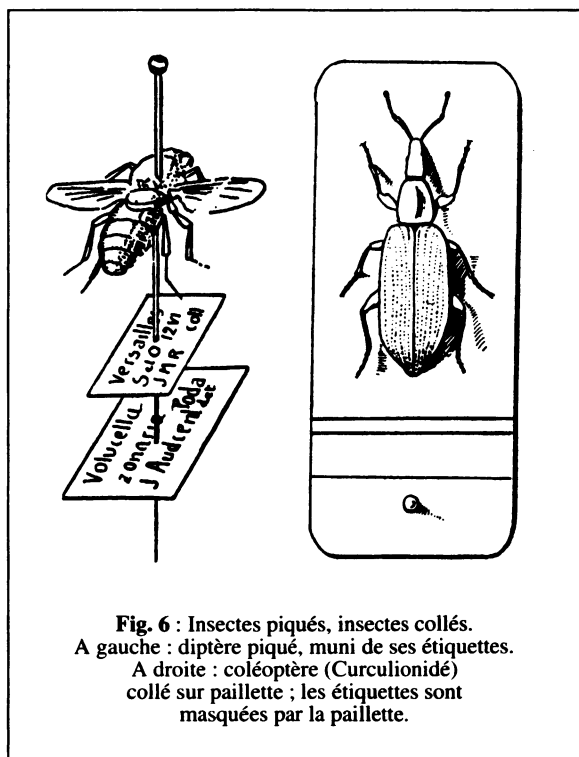
Guy Colas, le professionnel dont j'ai cité le *Guide*, se fit l'apôtre d'un nouveau procédé de mise en collection des coléoptères : l'insecte n'est plus traversé par une épingle, mais collé sur un petit rectangle de carton, la « paillette », et c'est elle qui est épinglée dans la boîte (fig. 6). Le procédé présente des avantages : dans la comparaison des séries, le regard n'est plus perturbé par les étiquettes de localité et d'identification ; les photographies ne sont plus brouillées par les têtes d'épingle qui, surplombant d'un centimètre le corps sur lequel se fait la mise au point, forment une désastreuse tache floue. Fortement contesté, le procédé présente aussi des inconvénients, les colles donnant des résultats aléatoires, et inconnus à long terme. C'est pourquoi beaucoup continuent encore à « piquer » ; mais ce n'est pas sans étonnement que l'on voit figurer parmi eux les plus fétichistes des collectionneurs, ceux qui rejettent impitoyablement tout insecte présentant le plus infime défaut. Le paradoxe n'est qu'apparent, parce que les deux faits relèvent d'ordres différents. L'état de l'insecte, lorsqu'il arrive sur le bureau de l'entomologiste, est un fait de nature. Le trou d'épingle dans le tiers supérieur de l'élytre droit, lui, est un

fait de culture, imposé par la tradition : « C'est comme cela depuis des années et des années et si on désire réaliser une collection uniforme, il faut se conformer à cet usage » (Rigout, 1977).

La tradition se fait sentir aussi dans le choix du matériel. Le carton standard à liserés verts nous vient tout droit du style Second Empire, lorsque l'entomologie était l'apanage de l'aristocratie. L'épaisseur des cartons (55 mm) était adaptée à la mise en collection de très gros insectes, lorsque l'on rassemblait dans une même boîte des insectes de toutes origines, y compris les « exotiques » dont les noms seuls (*Goliath*, *Titanus*...) suffisent à indiquer que ce sont souvent des colosses ; et que la place ne manquait pas dans ces demeures aisées. Aujourd'hui où les collections rassemblent souvent, dans des appartements exigus, des insectes dont aucun ne dépasse quelques millimètres, ce sont des dizaines de mètres de rayonnages qui sont inutilement encombrés ; pourtant le poids de la tradition est tel qu'aucun fabricant ne s'est hasardé à modifier le format de ses cartons.

La collection comme système

Capturé à l'occasion d'une « chasse », puis transformé au cours de sa « préparation », voilà l'insecte maintenant digne d'être « mis en collection », c'est-à-dire de rejoindre



mille, cent mille ou dix millions de ses malheureux congénères. Qu'est-ce donc que cet objet à la fois étrange et familier en quoi consiste la collection ? Avec un opuscule d'Achille Guenée réédité par ses soins (1934), Oberthur, qui rassembla l'une des plus formidables collections privées qui aient jamais existé, lève un coin du voile : que fait celui qui réunit dans l'espace de sa collection les différents membres d'une même famille zoologique, sinon « lutter contre le désordre de la nature qui les a disséminés de par le monde »¹⁰ ?

La collection, c'est donc, d'abord, une mise en ordre de la nature. La proximité, dans un périmètre de 26x39 cm ou 39x50 cm (les deux formats standards des boîtes), d'espèces qui sont normalement dispersées sur plusieurs continents, relève de l'ordre symbolique : en mettant en rapport de contiguïté des êtres vivants dont les aires d'habitation sont disjointes, la collection satisfait « cette antique tendance de l'homme à reproduire symboliquement, en le condensant, le macrocosme extérieur dans le microcosme de l'espace humanisé »¹¹. Cette condensation est cependant d'un genre tout particulier, puisqu'elle n'opère pas par réduction ni substitution (comme le font, par exemple, les cartes géographiques ou ces habitations primitives dont la structure reproduit en miniature l'ordre de l'univers) mais par soustraction : « l'étendue infinie des mers et des continents » dont parle Ernst Jünger se trouve tout simplement abolie, ne laissant subsister côte à côte que les êtres dont cette étendue constituait le support (fig. 7).

Mais ce n'est pas seulement parce que la collection rassemble que la dimension spatiale se trouve supprimée. C'est aussi, plus profondément, en raison du principe organisateur sur lequel elle est fondée, qui est de suivre fidèlement l'ordre des ouvrages d'histoire naturelle, qui eux-mêmes classent les êtres vivants en fonction de leur proximité phylogénique¹² : ce qui se trouve en rapport de contiguïté dans

¹⁰ La collection de coléoptères de René Oberthur (1852-1944) – en fait une collection de collections – fut déclarée monument historique et acquise par le Muséum. Son frère Charles (1845-1922) ne lui cédait en rien, avec sa collection de cinq millions de lépidoptères répartis dans 15 000 cartons...

¹¹ Cl. Gouffé, « Un trait caractéristique des rapports de l'homme et de l'animal dans la culture de type occidental : le comportement de l'entomologiste », Communication au *Premier colloque d'ethnoscience*, Paris, 1976. Ce texte pionnier n'a malheureusement jamais été publié.

¹² Tout du moins idéalement. C'est le but que se propose explicitement la systématique cladistique, tandis que la systématique traditionnelle suppose implicitement que la ressemblance morphologique va de pair avec une proximité phylogénique.

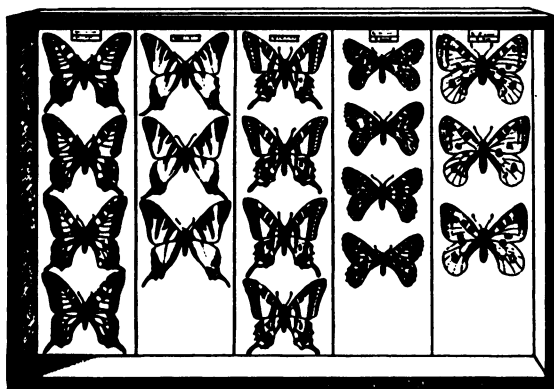


Fig. 7 : « Carton » de lépidoptères.
La tradition exige que les « séries » soient disposées
en colonnes, alors qu'elles le sont en lignes dans
les cartons de coléoptères.

un carton, ce sont les descendants d'un ancêtre commun, les plus hautes branches d'un arbre généalogique. En rapprochant dans un même carton consacré au sous-genre *Tomocarabus* (coléoptères Carabidés) un insecte de la forêt de Fontainebleau (*Tomocarabus convexus*) avec un autre des steppes de l'Asie centrale (*Tomocarabus sibericus*), et en séparant l'insecte de la forêt francilienne des autres représentants de sous-genres voisins qui s'y récoltent (*Chaetocarabus intricatus*...), on remplace la dimension géographique par la dimension phylogénique : donc, d'une certaine manière, l'espace par le temps ; et un temps vertigineux, celui de l'évolution des espèces.

De ce mode d'organisation naissent plusieurs effets. Le regard qui parcourt les rangées, s'attardant sur un individu rare, ou beau, ou provenant d'une contrée lointaine, convoque tout à la fois le savoir, l'imagination et le plaisir esthétique. Le singulier vertige des sens et de l'intellect qui s'empare alors de l'entomologiste se nourrit des corrélations entre les formes et les couleurs. Un banal *Megodontus purpurascens* n'a rien pour exciter l'intérêt scientifique ou satisfaire la recherche du beau : cet insecte noir est le plus commun et le plus répandu des carabes français, et l'ama-

teur, qui en a vu des milliers au cours de ses pérégrinations, a depuis longtemps cessé de le « ramasser ». Mais dans ce carton consacré au sous-genre *Megodontus*, s'admirent aussi ses cousins d'Iran, le mirifique *M. stroganowi* dont la coloration, pronotum bleu et élytres rouges, évoque celle de nos plus beaux *Chrysotribax*¹³ ; ou de Chine, les fabuleux *M. imperialis* ou *M. vietninghoffi*... Du coup, le modeste *M. purpurascens* français se trouve investi d'une dignité nouvelle, qui est celle de tout élément nécessaire dans un ensemble multiple et contrasté.

Avec l'intérêt croissant qui se manifeste pour la variabilité subsécifique¹⁴, la dimension géographique se trouve cependant réintroduite dans de nombreuses collections, tout en demeurant subordonnée au classement systématique : si les espèces restent regroupées par affinité phylogénique, chacune d'elle est maintenant susceptible de se déployer sous la forme d'une série qui traduit son implantation sur une succession de territoires contigus. De la contemplation de telles séries qui permettent d'observer quel aspect revêt, ailleurs, une espèce familière, surgit un autre effet de sens : étonnement de la voir, au Japon, si semblable à ce qu'elle est dans les Pyrénées, ou fascination de la découvrir si étrangement différente.

Tout ceci, qui a valeur générale, prend une force particulière avec les notions d'espèces relictues et de localités relictues (deux paronymes qui, de façon très significative, sont fréquemment confondus par les amateurs)¹⁵. Soient par exemple les représentants des genres voisins *Archeonexus* (une unique espèce d'Algérie), *Paranexus* (trois espèces de la péninsule arabique) et *Cryptonexus* (quatre espèces du Caucase). Ce sont là des espèces relictues, derniers descendants d'une lignée en voie d'extinction, survivant péniblement dans des localités relictues, au sein d'un micromilieu dont la difficulté d'accès explique leur extrême rareté dans les collections. Tous les sentiments ordinaires de celui qui a eu le talent d'en réunir quelques spécimens se trouvent alors portés à leur paroxysme. Exaltation du chasseur qui, dans la fente humide d'un rocher de Kabylie, a su retrouver les derniers représentants d'une tribu perdue. Jouissance intellectuelle de voir dans leur ressemblance morphologique la preuve de cette étroite parenté. Ces petites bêtes alignées

¹³ Genre auquel appartient l'hybride *croesus* que j'ai évoqué plus haut.

¹⁴ Selon un mécanisme tout à fait semblable à celui qui a été mentionné pour la préparation des insectes, il y a amalgame parfait entre deux tendances fort différentes en principe : d'un côté le cheminement de la science (intérêt accru pour la spéciation, développement de la systématique dite évolutive...), de l'autre le désir sans fin du collectionneur.

¹⁵ On désigne sous le nom de *relictue* une localité qui, pour des motifs historiques, géologiques ou climatiques, se trouve à l'écart de l'aire de répartition principale de l'espèce ; et, sous le nom de *relique*, une espèce, elle aussi délaissée par l'histoire, qui est la dernière représentante de groupes autrefois florissants (Tiberghien et Bœuf, 1984).

dans un carton ramènent aux temps originels, lorsque leurs lointains ancêtres étaient mêlés. Le temps et l'espace sont ici annulés. Celui qui s'est montré capable d'une telle performance est, à sa manière, un démiurge.

Il y a cependant un paradoxe de la collection : plus elle envahit l'espace privé de l'entomologiste, plus le contenu de chaque carton tend à coïncider avec la réalité, et donc à perdre de son pouvoir de fascination. De ce point de vue, la collection idéale serait celle qui permettrait d'embrasser d'un coup d'œil la totalité des représentants d'une même famille ou, du moins, d'un même genre. Une telle collection n'existe pas et ne saurait exister que dans un Xanadu imaginaire dont les murs seraient d'immenses vitrines tapissées d'insectes... Lorsque l'entomologiste se spécialise au point qu'à l'intérieur d'un même carton ne sont plus réunis que les représentants d'une même espèce dans un même département français, tous les effets que j'ai décrits s'atténuent. Sans doute d'autres effets tendent-ils alors à s'y substituer : ainsi du goût pour l'exhaustivité, lorsque la carte voit son échelle augmenter au point qu'elle tend à se confondre avec le territoire ; et l'on sait que la consultation des cartes à grande échelle ne procure pas un plaisir moins vif, pour être autrement fondé, que celui des cartes à petite échelle.

Il y a donc une tension permanente entre deux tendances antagonistes : la collection comme décalque de la réalité, et comme mise en ordre. Ce que l'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. Très vivement ressenti par beaucoup, ce paradoxe ressurgit périodiquement dans les conversations, et l'on se propose d'y remédier au moyen de solutions sérieuses ou fantaisistes. Souvent est évoquée l'idée de « doubler » la collection par une autre. Celle-là

comprendrait des cartons qui s'identifieraient par exemple à des unités biogéographiques, telle une forêt. De telles conversations, où chacun exprime plutôt des fantasmes qu'une réelle volonté, peuvent conduire à de plaisantes surenchères : on évoque une collection dont le critère organisateur serait l'altitude, ou le biotope, ou encore la couleur : un carton regrouperait ainsi toutes les cétoines bleues, un autre toutes les cétoines rouges... Inversement, dans ses longues séries d'un carabe vert, voici un entomologiste qui disperse au hasard les mutants noirs, parce que « c'est comme ça qu'on les trouve dans la nature ». C'est oublier la fonction organisatrice de la collection : devant ces séries hétérogènes, le regard se brouille. Aussi, après quinze ans d'une telle pratique, finit-il par se ranger à l'avis général, qui est que les gradients de couleur doivent être reconnaissables au premier coup d'œil.

A la fois reflet et remodelage de la réalité, la collection peut aussi, sur un point précis, en donner une image *inverse* : la fréquence des espèces et des formes qui y figurent tend à être inversement proportionnelle à ce qu'elle est dans la nature. Certains insectes rares sont représentés par de longues séries, tandis que les plus communs ne sont souvent représentés qu'en tout petit nombre : le temps limité dont on dispose conduit à négliger, sinon la capture, tout du moins la préparation des formes les plus banales, tandis que l'on n'est jamais rassasié de celles qui font la joie et l'orgueil du collectionneur. Si une espèce présente une forte variabilité géographique, le collectionneur n'aura de cesse de posséder des représentants de chacune de ses sous-espèces. Si au contraire une espèce monotypique couvre un vaste territoire, on se lassera vite d'accumuler des spécimens qui ne diffèrent que par leur étiquette de provenance.



Fig. 8 : Vignette ornant le Musée entomologique illustré. *Histoire naturelle iconographique des insectes* (tome I : les coléoptères), J. Rothschild, Paris, 1876.

Voilà qui peut conduire à un autre paradoxe. Avec l'industrialisation de l'agriculture, le hanneton *Melolontha melolontha* s'est soudainement raréfié¹⁶, au point de constituer aujourd'hui une véritable rareté, condamnée à brève échéance à la disparition totale. Or ce hanneton proliférait autrefois avec une telle exubérance, faisant partie de ce que l'on appelle parfois les « cochonneries », que personne ne s'est jamais soucié d'en constituer de longues séries. Aussi constate-t-on aujourd'hui, avec quelque stupeur, qu'il est impossible de retracer ce qu'a été la chorologie de cette espèce autrefois si banale. C'est là une conséquence inattendue d'un fait en apparence purement technique, le coût de l'opération d'étagage.

La collection, on l'aura compris, permet de visualiser un système. Là se trouve la vraie source de l'effroi qui s'empare de l'entomologiste devant – *horresco referens* ! – une erreur de détermination. Les collections sont, à leur manière, des dictionnaires (qui eux-mêmes ne sont rien d'autre que des collections de mots), et cette fonction est évidente avec les collections dites « de référence », telle celle que la Société entomologique de France met à la disposition de ses membres, en son local du 45 rue Buffon, et qui permet aux débutants d'identifier leurs captures sans avoir à s'égarer dans le dédale des clés dichotomiques.

Cette comparaison conduit à replacer l'insecte dans une perspective plus générale, celle de la sémiologie. Tout taxon est un signe. Il n'existe qu'à partir du moment où il est nommé, et ce nom est un signifiant¹⁷. Quant à son signifié, ce n'est rien d'autre que l'ensemble des traits définitoires établis lors de la diagnose (la publication originale où se voit décrit le nouveau taxon) : c'est une catégorie abstraite, constituée par la somme des traits qui opposent (permettant de définir une nouvelle espèce comme distinctes de toutes celles connues) et qui rapprochent (permettant d'intégrer cette espèce à un genre déjà établi). L'insecte qui a été utilisé pour la diagnose, et qui porte le nom de *type*, est le référent. Ce terme peut légitimement être étendu à tout spécimen identifié comme relevant du même taxon.

Mais dans les dictionnaires, c'est un signifié qui figure en regard de chaque signifiant ; ici, c'est le référent – la chose elle-même. Swift suggérerait que l'on emportât avec soi les choses dont on voudrait parler : proposition dont l'absurde visait à souligner, avant la lettre, l'abîme qui sépare le signifié du référent, mais qui éclaire parfaitement l'habituel déroulement de toute discussion entre entomolo-

gistes à propos de tel ou tel insecte : il ne s'écoule jamais plus de quelques minutes avant que l'un d'eux ne se lève et n'aille chercher dans ses cartons ce qui fait l'objet de la conversation.

Remplaçons maintenant chaque référent par le signifié qui lui correspond, et nous n'avons plus une collection – par exemple de Cérambycides français –, mais une *Faune* – par exemple celle de André Villiers, parue aux Editions Lechevalier en 1978, et qui figure dans la bibliothèque de tous les amateurs de cette famille, à proximité de la collection elle-même. C'est parce que sa collection n'est rien d'autre que la traduction matérielle de son ouvrage sur les Coléoptères de la forêt de la Grésigne, objet d'une passion exclusive, qu'un entomologiste du Tarn peut publier avec quelque hauteur la petite annonce suivante : « Jean Rabil précise qu'il ne fait pas d'échanges, ses doubles étant réservés à quelques amis et à ses déterminateurs »... Pour la même raison, les Muséums répugnent parfois à répartir dans leur « collection générale » telle ou telle collection privée qui a fourni la base d'une intéressante monographie. Tel est le faisceau de relations qui s'établissent entre un objet naturel, l'insecte, et les différentes manières qu'a l'entomologiste de l'appréhender.

Si la dimension géographique disparaît souvent du carton, l'information correspondante n'est pas pour autant supprimée : elle est convertie graphiquement sur les « étiquettes de localité » qui sont piquées sous l'insecte. Cependant, ces étiquettes sont normalement invisibles : leur lecture exige que le carton soit incliné sous un certain angle, et souvent même que l'insecte soit ôté du carton. En outre l'entomologiste transpose dans ses œuvres culturelles la petitesse des êtres naturels qu'il étudie : l'écriture qui couvre les étiquettes est d'une petitesse qui confine parfois à l'illisibilité, si bien qu'elle doit souvent faire l'objet de déterminations dont la difficulté n'a rien à envier à celles des insectes eux-mêmes. C'est ainsi que telle espèce, dont le sillon basal des premiers tergites abdominaux est couvert d'une forte réticulation, fut inscrite sur une étiquette comme *rugiventris*, mais avec une écriture si difficilement déchiffrable qu'elle fut recopiée puis publiée après la mort de son découvreur sous le nom (sans signification) de *negivacteris*...

D'autres étiquettes accompagnent l'insecte : elles indiquent le nom du chasseur, qui est en même temps l'inventeur si la bête est nouvelle, celui du déterminateur,

¹⁶ Aussi tôt qu'en 1889, le syndicat de hannetonage de Bernay (Eure) détruisait 148 530 kg d'insectes... (Guenaux, 1904).

¹⁷ Il y aurait beaucoup à dire sur l'importance de ces noms dans le processus de transformation de l'insecte en objet de culture. Je n'y reviens pas ici, l'ayant déjà fait partiellement ailleurs (Delaporte 1987).

souvent aussi celui du propriétaire de la collection. Ces mentions constituent une mine d'informations pour qui sait les décrypter. La bonne ou mauvaise réputation du collectionneur ou du dénominateur peuvent être mises à profit pour juger de l'intérêt de l'insecte. Lorsque André Villiers exclut le mythique *Stenopterus flavicornis* de son ouvrage sur les Cérambycides, il le fait sur l'argument que l'unique exemplaire qu'il a vu en collection n'était pas accompagné du nom du chasseur. Si l'insecte provient d'un échange, d'un achat, d'un legs, toutes les étiquettes dont il était muni doivent être conservées. Lorsqu'une bête a circulé entre plusieurs collections, les étiquettes qui s'accumulent sous elle retracent ainsi une longue histoire, depuis le moment où elle a été prélevée dans la nature, jusqu'à celui où elle a pris place dans la collection de son plus récent propriétaire.

Quant au spécimen qui, par négligence ou accident, se trouve démuné de toute étiquette de localité, il doit impitoyablement être *jeté* : preuve définitive que, par lui-même, l'insecte n'est rien.

Lorsque c'est le collectionneur qui a personnellement capturé la bestiole, les étiquettes de localité sont comme autant de pages arrachées à un journal intime. Voilà donc encore une autre manière pour l'insecte de collection d'être un signe. Le mot apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises sous la plume de René Barthe (1945), dans un livre de souvenirs où il laisse percer des motivations qui, pour être par-

tagées par beaucoup d'entomologistes, n'en sont pas moins souvent pudiquement dissimulées derrière le masque de la scientificité :

« J'ai une banale cétoine qui me fait revivre un dimanche de Pentecôte, au Cayla d'Eugénie de Guérin, et au cimetière d'Andillac où Maurice et Eugénie reposent côte à côte, dans le calme des collines du Tarn (...). Le clocher octogonal d'Andillac évoquait une tour sarrazine et célébrait son Languedoc. Pas loin de lui, Cordes repose au nord, Albi à l'est (...). Albi dont la cathédrale et le palais de la Berbie célèbrent de leur puissance rose le drame éteint de la croisade. Je ne pouvais quitter ce vieil asile sans en rapporter *un signe* : une cétoine dorée, parmi ses congénères au fond d'une boîte, brille comme un cabochon arraché à un reliquaire. »

Un autre récit, où se trouvent évoquées d'anciennes chasses en compagnie d'un ami disparu, se conclut par ces mots : « Tout ceci s'inscrit sous les épingles avec le nom de Labastide-de-Sérou ».

J'ai dit tout à l'heure que la collection est une mise en ordre de la nature, qu'elle engage l'âme dans un vertige, celui des continents engloutis et des temps oubliés. A cela se trouvent maintenant amalgamés les souvenirs, les émotions, le parcours de toute une vie : c'est cette synthèse entre l'universel et le particulier, entre le monde extérieur et le moi intime, qui constitue peut-être l'une des sources les plus profondes de la passion entomologique.

Bibliographie

BARTHE R. (1945) : *Le jeu des anges. Insectes et promenades*, Bloud & Gay édit.

COLAS G. (1948) : *Guide de l'entomologiste*, Boubée édit., Paris.

COUPIN H. (1894), *L'amateur de coléoptères. Guide pour la chasse, la préparation et la conservation*, Baillière édit., Paris.

DELAPORTE Y. (1987) : Sublaevigatus ou subloevigatus ? Les usages sociaux de la nomenclature chez les entomologistes, in : J. Hainard & R. Kaehr édit., *Des animaux et des hommes*, Musée d'ethnographie, Neuchâtel.

DUPUIS Cl. (1954) : Les sources bibliographiques de l'entomologiste, *Cahiers des naturalistes*, 10 : 77-112.

GUENEAUX G. (1904) : *Entomologie et parasitologie agricoles*, Baillière édit., Paris.

GUENEE A. (1934) : *Les entomologistes peints par eux-mêmes*, Imprimeries Oberthur édit., Rennes (1ère édition : 1842).

JÜNGER E. (1952) : *Voyage atlantique*, La Table ronde édit, Paris.

JÜNGER E. (1977) : *Chasses subtiles*, Christian Bourgois édit., Paris.

MASPÉRO F. (1984) : *Le sourire du chat*, Seuil édit., Paris.

POPLIN F. (1990) : La vraie chasse et l'animal vrai, *Anthropozoologica*, 13 : 45-47.

RIGOUT J. (1977) : Conseils relatifs à la réalisation d'une collection de Cétoines, *Bulletin de la Société Sciences Nat*, 16 : 4-6.

TIBERGHIEU G. et BŒUF G. (1984) : Carabes de Bretagne, *Penn Ar Bed*, 115 : 179-189.

VILLIERS A. (1978) : *Faune des coléoptères de France : Cerambycidae*, Encyclopédie entomologique, 42, Lechevalier édit., Paris.

Les figures 2 à 7 sont extraites du *Guide de l'entomologiste* de Guy Colas, et reproduites avec l'aimable autorisation des éditions N. Boubée.

Discussion

Marie-Charlotte SAINT GIRONS : La collection naturaliste a aussi pour objectif de nourrir la recherche sur les répartitions géographique et écologique et sur l'évolution des groupes d'êtres vivants. C'est par exemple le cas pour les micromammifères.

Jean-Denis VIGNE : Parmi les collections scientifiques pour lesquelles on pourrait faire une analyse semblable à celle que vous venez de présenter à propos des insectes, je songe également aux coquillages, aux minéraux et à certains fossiles. Les mâchoires de micromammifères sub-fossiles que nous autres, archéozoologues, disposons soigneusement sur la plastiline afin de les compter ou de les mesurer, sont également l'objet d'un soin dont la justification profonde n'est probablement pas uniquement scientifique.

Claude ROELS : Ernst Jünger, dans son livre *Chasses subtiles* qui vient tout juste d'être réédité (traduction de Henri Plard, Paris, Bourgois édit., 1993), évoque en conclusion sa visite dans la maison et le jardin de Fabre, à Sérignan. A l'intérieur de la maison règne un climat de vénération. « Le gardien, écrit-il (p. 447), nous montra une boîte de buprestides dont les cuirasses étincelaient jadis dans la magnificence du soleil. A peine gardaient-ils encore des traces de cette splendeur. Chacun d'eux portait sur une étiquette son nom, d'une écriture presque effacée, jaune paille. » Dès que l'on sort dans le jardin où « les abeilles bourdonnent », la vénération pour Fabre se transforme en amour vivant. Et Jünger ajoute (p. 448) : « Dans de tels jardins, nous oublions presque, avec les noms, le nôtre propre. Ce sont les choses qui parlent, dans leur force innommée ».

En rédigeant cette intervention, je constate à quel point l'insecte, dans l'œuvre de Jünger, permet à l'homme de se révéler à lui-même, de s'ouvrir aux autres et au monde, comme par exemple dans la méditation sur « le copris espagnol » (in : *Le Contemplateur solitaire*, traduction de Henri Plard, Paris, Grasset édit., 1975).